

La part du diable

Des fragments de ce que nous étions

Jean-Philippe Desrochers

Numéro 313, avril 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88931ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Desrochers, J.-P. (2018). Compte rendu de [La part du diable : des fragments de ce que nous étions]. *Séquences : la revue de cinéma*, (313), 44–45.

La part du diable

Des fragments de ce que nous étions

JEAN-PHILIPPE DESROCHERS

Réalisé à partir d'extraits de 200 films produits par l'Office national du film entre 1967 et 1980, *La part du diable* est la suite logique de *La mémoire des anges* (2008), le long métrage documentaire précédent de Luc Bourdon à l'ONF. Par le biais d'un montage vertigineux né d'un travail de recherche colossal, le cinéaste et son monteur Michel Giroux proposent un regard ethnologique et anthropologique sur le Québec des années 1970, à l'heure des grands bouleversements qui secouent sa société.

La mémoire des anges présentait un Québec qui s'extirpait lentement mais sûrement de plusieurs décennies de conservatisme, de cléricisme et de domination anglophone; un Québec qui se bâtissait, littéralement, devant nos yeux. En ce sens, Bourdon multipliait les plans de chantiers de construction et d'ouvriers au travail. Nous nagions par ailleurs dans la relative innocence de l'après-guerre. Dans *La part du diable*, bien que le progrès soit encore mis de l'avant, on assiste surtout à la mise à mal d'un certain passé et d'un certain héritage, comme l'illustre la démolition — hautement symbolique — d'une église à grands coups de masse, dont on verra les décombres s'accumuler.

Bien que *La part du diable* montre que le Québec a évolué depuis *La mémoire des anges*, la continuité est assurée entre les deux films par leur forme et leur démarche très semblables. On trouve également des échos entre les deux longs métrages. Par exemple, on aperçoit brièvement, dans le premier film, Armand Vaillancourt sculpter *L'Arbre de la rue Durocher*. On le retrouve dans *La part du diable*, dialoguant avec un jeune homme à propos de la conception de ce qu'est une œuvre d'art. Dans *La mémoire des anges*, le Québec contestataire à venir était annoncé par la présence de Raymond Lévesque et ses chansons engagées *À St-Henri* et *Bozo les culottes*, puis de Tex Lecor qui entonnait *Le patriote*, à la fin du film.

Cependant, *La part du diable* ratisse beaucoup plus large que son prédécesseur. Si ce dernier se concentrait uniquement sur le Montréal des années



1950 et 1960, *La part du diable* s'intéresse aussi au Québec dans son ensemble, donc aussi aux réalités et aux revendications des communautés autochtones. On montre également la ville de Québec pendant son carnaval et le territoire abitibien, où l'on retrouve le coloré et lucide agriculteur Hauris Lalancette, personnage principal de la trilogie abitibienne de Pierre Perrault. Puis, on sort même du Québec pour inclure au documentaire l'Acadie en pleine révolte, telle que filmée par Perrault et Michel Brault.

Véritable œuvre de cinéma, *La part du diable* fait confiance à l'intelligence et à la culture de son auditoire. On n'y retrouve jamais d'indication, de titre de film, d'année de production ou de voix off explicative. Rien n'est imposé au spectateur. Par

« ... ces images n'incitent toutefois jamais à se complaire dans une forme de mièvrerie nostalgique. En donnant une forme aussi complexe, riche et poétique à son film, Bourdon réussit habilement à contourner cet écueil. »

—
Intentionnellement, nous n'accordons pas de légendes aux illustrations de *La part du diable* et de *La Zone*, question de confirmer notre adhésion à ce projet documentaire inhabituel

exemple, quand Maurice Richard apparaît à l'écran, le son coupe avant que l'on entende le patronyme de l'ancien numéro 9 du Canadien de Montréal. En plus de la présence de politiciens de l'époque (René Lévesque à plusieurs reprises, Pierre Elliott Trudeau, Jean Chrétien en précurseur d'Elvis Gratton), des figures de la (contre)culture de l'époque sont convoquées sans qu'elles ne se nomment ou qu'elles nous soient présentées: Georges Dor, Pauline Julien, Raoul Duguay, Robert Charlebois, Mouffe, Michel Tremblay, Zachary Richard (avec une interprétation a capella bouleversante de *La maudite guerre*), Roland Giguère, par l'entremise de son poème *La main du bourreau finit toujours par pourrir*, et tant d'autres défilent à l'écran.

L'impressionnant travail de montage de Michel Giroux met habilement en juxtaposition divers espaces-temps. On vogue ainsi, par le biais d'une seule coupe, d'une réalité à une autre, du culturel au sportif, du politique au social, du scientifique au technologique. Comme un rappel que chaque élément qui compose une société fait partie d'un grand tout et d'un incessant dialogue. Le film respecte une chronologie souple mais bien réelle: on passe d'Expo 67 à Mai 68, de la montée du nationalisme au FLQ puis à la Crise d'octobre, des Jeux olympiques de 1976 à l'élection du Parti québécois la même année. Le film se conclut sur l'évocation du référendum sur la souveraineté-association de 1980, événement qui vient clore une décennie passablement mouvementée où le Québec passa près de sortir de son confort et de son indifférence.

Évidemment, *La part du diable* comporte son lot d'images de manifestations. Elles sont tantôt pacifiques, tantôt plus violentes. C'est l'occasion de présenter les revendications des travailleurs de l'époque, la quête d'affirmation nationale et linguistique des Canadiens français et la critique virulente du système capitaliste qui était en vogue à ce moment. Les mots puissants d'un Michel Chartrand, dont Bourdon n'utilise que la voix, nous font regretter que des films tels que *24 heures ou plus* (Gilles Groulx, 1973) ne se fassent plus de nos jours.

Avec la finale se terminant sur une conversation de ligne ouverte téléphonique ayant lieu le jour du référendum de 1980, la table serait mise pour une suite à *La part du diable*. Par contre, une question vient à l'esprit: la décennie des années 80 contient-elle suffisamment d'images intéressantes pour réaliser un tel film reposant sur ses archives? L'époque qui s'entame par l'échec référendaire et la morosité qui s'en suivit (abordée en partie par Simon Beaulieu dans *Miron: Un homme revenu d'en dehors du monde* (2014), film fait lui aussi uniquement d'images d'archives) est-elle aussi pertinente que

les trois décennies précédentes ne l'étaient? D'un point de vue plus technique, la disparition graduelle de la pellicule dans le documentaire québécois et l'apparition de la vidéo font-elles en sorte qu'une suite au diptyque de Bourdon est difficilement envisageable? Car force est d'admettre que l'une des grandes qualités de *La part du diable* réside dans la puissance et la beauté de ses images, toutes immortalisées sur différents formats de pellicule, et la forte impression qu'elles génèrent chez le spectateur. Précisons que ces images n'incitent toutefois jamais à se complaire dans une forme de mièvrerie nostalgique. En donnant une forme aussi complexe, riche et poétique à son film, Bourdon réussit habilement à contourner cet écueil. ▲

Origine : Québec [Canada] – Année : 2017
 – Durée : 1 h 42 – Réal. : Luc Bourdon –
 Scén. : Luc Bourdon – Mont. : Michel Giroux
 – Conception sonore : Catherine Van Der
 Donckt – Son : Jean Paul Vialard, Stéphane
 Cadotte – Prod. : Colette Loumède – Dist. :
 Office national du film du Canada

